Document generated on 08/13/2025 12:02 p.m.

Espace Sculpture

ART ACTUEL PRATIQUES ET PERSPECTIVES espace

Sentier Art^3

Sentier Art^3, Parc du bois de Belle-Rivière, Mirabel, Été 2010

Pascale Beaudet

Number 95, Spring 2011

URI: https://id.erudit.org/iderudit/62956ac

See table of contents

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)
1923-2551 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Beaudet, P. (2011). Review of [*Sentier Art*^{3} / Sentier Art^3, Parc du bois de Belle-Rivière, Mirabel, Été 2010]. *Espace Sculpture*, (95), 44–45.

Tous droits réservés © Le Centre de diffusion 3D, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Sentier Art[3]

Pascale BEAUDET

David MOORE, *Le Coucou à Beethoven*, 2010. Photo : Michel DUBREUIL.

Le Sentier Art[3], ce symposium d'art *in situ* situé au parc du bois de Belle-Rivière (Mirabel) en est maintenant à sa troisième édition. Suzanne Ferland l'a fondé, en a assuré la coordination et le commissariat depuis le début. Le Musée d'art contemporain des Laurentides l'assiste maintenant dans certains aspects administratifs et éducatifs.

Dans un compte rendu publié en 2008 (*Espace*, n° 86), j'avais fait un survol des œuvres installées dans le parc et avais abordé la question du vocabulaire à employer pour les œuvres d'art en milieu naturel ; je renvoie à cet article pour plus de détails, et je me contenterai ici de signaler que le terme approprié serait « art *in situ* », qui signifie dans ce contexte une œuvre tenant compte de l'environnement naturel et accessible au public.

Sept œuvres se sont ajoutées depuis 2008, ce qui porte maintenant leur nombre total à onze. Un parcours s'est créé, dont la diversité typologique s'établit dès le début du sentier. Prenons, par exemple, les œuvres kinesthésiques dont l'intention est de mettre le corps en mouvement, soit celles de la Française Florence Carbonne, réalisée cette année, et du Québécois d'adoption José Luis Torres, qui date de 2009. Carbonne a dessiné des lignes virtuelles dans la forêt en plantant des piquets sur lesquels elle a placé des catadioptres ou du ruban fluorescent. Ce type d'œuvre emprunte au dessin et à la perspective : en effet, elle exige que l'on soit placé à un endroit bien précis pour saisir l'enfilade des taches lumineuses, de même que les tableaux avec point de fuite demandent à la personne qui regarde de se placer face au tableau. L'impression qui en résulte, vécue de nuit lors d'un événement spécial, est très contemporaine et s'apparente à un tracé de balises, une suite de vélos dans la nuit ou de photophores bleus. Le dispositif quasi invisible de jour est tributaire de l'attention du promeneur pour le découvrir. Quant à Torres, ses massives structures en pruche indiquent au promeneur la voie à suivre et le point de vue à adopter, mais sa contribution cadre le paysage sans que la perception de celui-ci en soit modifiée. C'est plutôt la structure elle-même qui capte le regard et qui n'a pas d'autre finalité que d'être en soi.

L'artiste française Édith Meusnier a installé entre les branches des structures coniques ou en forme de voiles de bateau. Fabriquées à partir de ruban d'emballage, les œuvres très colorées se remarquent dans le milieu forestier sombre. Elles seront encore plus visibles dans la blancheur hivernale ou par temps venteux : le contexte naturel, pour elles, est déterminant. Leur légèreté, leur couleur et leur position surélevée les font se distinguer des autres œuvres. Ludiques, elles intriguent par leur maillage lâche, mais résistant, semblable à un tressage qui les fait aussi ressembler à des filets.

Une œuvre contemplative et intériorisée, celle de l'artiste d'origine amérindienne Nadia Myre, se dissimule près d'une boucle du sentier. Trois longues perches reprennent la structure d'un abri et sont couvertes par endroits d'une accumulation de fil rouge ; sous elles, des cailloux créent une base. Des cailloux entourés par ce même fil sont entassés à proximité ou pendent d'une branche. Le site revêt une importance particulière comme emplacement possible de rituel ou catalyseur d'événement. La métaphore de la blessure et du souvenir imprègne l'œuvre, d'autant que depuis sa création une des perches s'est cassée et gît au sol.

Les conséquences du passage du temps sont d'ailleurs prises en compte au Sentier Art[3]. On n'y conserve pas les œuvres comme un musée le fait, et si l'une d'elles se brise, elle restera telle quelle. La durée attendue de vie des œuvres est de dix à quinze années, ce qui place

l'événement dans une posture particulière : ni dans le fantasme de la conservation éternelle ni dans l'éphémère de plusieurs lieux d'art *in situ* (de quelques jours à une saison), plutôt dans un moyen terme, une durée limitée mais permettant l'évolution. Dans cette perspective, l'œuvre de Steven Siegel, faite d'une accumulation de papier journal, a commencé à s'affaisser légèrement et ses couleurs se sont assourdies depuis qu'elle a été édifiée, accentuant la référence aux strates géologiques.

Les œuvres de Suzanne Ferland se rapprochent par plusieurs aspects de celle de Nadia Myre. La plus ancienne, *Semper*, réalisée en 2007, occupe le sol en bonne partie. Des lignes de cailloux ondulent en rejoignant un arbre mort où sont collés d'autres cailloux, mais ceux-ci ont des visages sculptés présentant des traits génériques pouvant représenter une femme ou un homme de n'importe quelle provenance. Au sommet de l'arbre étêté, sur une branche, l'artiste a déposé un moulage d'oiseau. Le voisinage du sol et l'entassement des cailloux rappellent la multitude d'êtres qui ont été présents dans nos vies et qui ont disparu. D'une belle ampleur, cette œuvre s'intègre au paysage grâce à ses matériaux et à ses formes organiques. Cette œuvre, ainsi que celle de Nadia Myre, tout en gardant un dépouillement induit par le modernisme, en appellent aux affects tout en conservant un arrière-plan réflexif.

Exploitant ingénieusement les possibilités du site, Nathalie Doyen a creusé des alvéoles dans le tronc d'un arbre abattu et y a coulé du ciment blanc qu'elle a très légèrement teinté de vert ou de rouge. Les formes des cavités n'étaient pas improvisées, mais choisies par l'artiste, ou les bénévoles qui l'ont assistée, d'après un répertoire qu'elle constitue depuis plusieurs années. Géométriques mais irrégulières, elles se succèdent sur le tronc un peu à la façon des hiéroglyphes dans les cartouches égyptiens. On y sent un vocabulaire graphique, un sens éventuel, mais qui reste crypté. La blancheur du ciment, les lignes rectilignes contrastent avec les teintes sombres et les formes plus organiques de la nature environnante. La tactilité des surfaces, leur contraste avec le rugueux de l'écorce de l'arbre donnent envie d'éprouver leur texture. L'échelle intime des formes creusées incite à s'approcher, à s'arrêter pour essayer de déchiffrer les signes.

Une œuvre autonome, celle de David Moore, artiste chevronné, possède une présence qui s'impose par l'intensité de sa forme contenue. Cette figure esquissée qui a l'aspect d'un humain placé sur le dos, à demi replié, recouvert de bandelettes et pourvu d'un bec acéré, amène à s'interroger sur les notions de transformation et de mouvement. Sa position peut s'interpréter comme fermeture ou jaillissement à venir et gagne ainsi une indécidabilité qui concentre son pouvoir d'évocation. Égrenant une série de références humaines et animales – momie, fœtus, oiseau –, elle s'accompagne de feuilles de musique, des copies de brouillons de la *Symphonie pastorale* de Beethoven, où les instruments imitent des oiseaux, d'où le bec d'oiseau. Si les partitions amènent une note plus légère, la forme humaine schématisée renvoie à un thème funèbre par ses bandelettes, mais aussi sa posture.

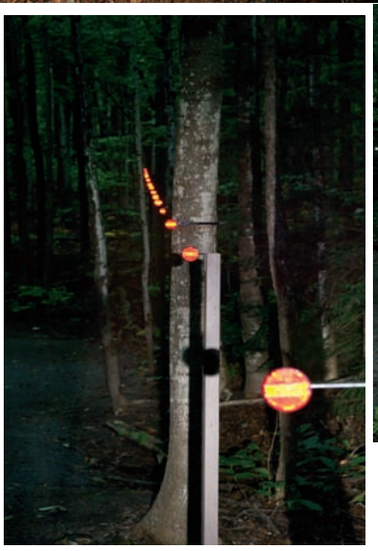
Le Sentier Art[3] donne à voir des œuvres dont de nombreux éléments varient : l'échelle (de l'intime ou dépassant la taille humaine), les matériaux (très divers, à l'image de l'actualité artistique contemporaine), les emplacements (avec une priorité accordée au sol, mais plusieurs privilégiant un développement vertical), les références (formelles, théoriques, émotionnelles) à la base de toute réflexion sur une forme artistique. Il s'impose désormais comme lieu à redécouvrir chaque année par la qualité des œuvres qui y sont présentes. ⇐

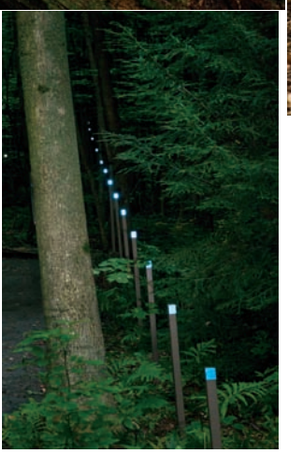
Sentier Art[3]
Parc du bois de Belle-Rivière, Mirabel
Été 2010

Depuis une dizaine d'années, **Pascale BEAUDET** a choisi l'art public comme l'un de ses champs de spécialisation. Après avoir occupé le poste de spécialiste, puis de chargée de projet au Service d'intégration des arts à l'architecture, elle a conçu et coordonné une exposition sur le thème de l'art public à Montréal, accompagnée d'une publication où elle proposait plusieurs éléments de réflexion. Elle détient un doctorat en histoire de l'art de l'Université de Rennes 2 et était auteure, chargée de cours et commissaire indépendante avant de redevenir chargée de projet à l'intégration des arts.

→→
Suzanne FERLANDL, *Semper*, 2007. Photo : Michel DUBREUIL.

Nathalie DOYEN, *Préméditation*, 2010. Photo : Michel DUBREUIL.





Florence CARBONNE, *Sans titre*, 2010. Photo : Michel DUBREUIL.